

UN AMOUR SACRIFIÉ

et sans façon. Ce n'est pas le protocole qui le gêne, il se rend au Parlement avec sa pipe, et a soin qu'on ne fasse jamais de longs discours au Parlement.

Son amour de la justice est de beaucoup supérieur à son élégance. Il la rend volontiers directement comme saint Louis, et finement comme Salomon. Un jour, il avait à conclure entre deux plaideurs en contestation au sujet du partage d'une propriété jusque-là indivise. Aucun d'eux ne voulait les parts telles qu'elles étaient faites. Après avoir réfléchi, l'oncle Paul décida que l'un d'eux, au sort, ferait le partage comme il l'entendrait, mais que l'autre serait admis à choisir la part qui lui conviendrait. Ainsi fut fait ; il se trouva que les deux parts étaient rigoureusement égales...

Il a l'esprit gai et ne boude pas la facétie. Recevant un jour une délégation de paysans, il les surprit s'exaltant sur les lampes électriques de son appartement.

— Soufflez dessus, leur dit-il.

Ce fut un concours de joues gonflées, se dégonflant dans des ronflements sonores. Et l'oncle Paul s'amusa comme un collégien de la stupéfaction des paysans devant la résistance des lampes.

— Attendez, leur dit-il, je parie que je soufflerai moins fort que vous, et je les éteints toutes à la fois.

Et, s'approchant du bouton, il le tourna en faisant mine de souffler légèrement sur la lampe voisine. L'obscurité se fit, et l'admiration de ses hôtes devint stupeur.

Il aura beaucoup à faire, l'oncle Paul, avant de faire entrer l'instruction laïque et obligatoire dans la tête de son peuple.

Beaucoup de Transvaaliens sont encore assez heureux pour ignorer l'alphabet, croire que le soleil s'éteint dans l'eau et se rallume à la lune ; tous ne savent pas que la terre est ronde ; mais ils connaissent la vertu d'hospitalité et la loi du travail, qui sauvegarde la dignité des individus et fait la prospérité des nations.

Un jour viendra où le bagage classique, revu et augmenté, chargera leur cervelle. En attendant, ils sont heureux et prétendent défendre ce bonheur à la Virgile contre leurs rapaces voisins.

Si le Transvaal a pour lui cette chance d'un bon peuple, il a contre son avenir une méchante drogue dont on l'a découvert révélateur malgré lui : l'or.

Le Sud-Africain est le sol le plus riche du monde en gisements aurifères. Un seul district, le Raud, produit autant d'or que le monde entier. Ce privilège vous la contrée au cosmopolitisme et à l'agiotage : fièvre et gangrène.

Par surcroît, les rives du Vaal sont riches en diamants.

« L'étoile de l'Afrique Australe, » qui orne aujourd'hui les écrans d'une grande dame anglaise, fut trouvée entre les mains d'un petit garçon qui jouait avec à la marelle.

Toutefois, jusqu'à présent, les mœurs locales ne paraissent pas avoir fléchi sous la pression de l'or. Les Transvaaliens sont serviables, désintéressés et aussi peu financiers que possible. Qualités latines qui lui viennent du sang français.

Grâce à leur patiente énergie, le pays qu'ils habitent est devenu fertile et riant ; ils tiennent à cette terre reconnaissante de leurs soins ; ils y ont commencé leur vie sociale sous les auspices du labeur, et Dieu aidant, entendent y rester maîtres.

Où jadis les Zoulous versaient le sang, ils sèment le blé ; ce sont des conquérants pacifiques.

Un souvenir de notre récente histoire s'attache à la guerre d'invasion qui les mit en possession du Natal. C'est à la tête des éclaireurs boers que le prince Louis-Napoléon Bonaparte a trouvé la mort.

Et serait-il ironique de remarquer que la terre africaine, qui connaît tous les princes français, n'a vu encore apparaître aucun des nombreux rejetons de la reine Victoria ?...

MICHEL SAINT YVES.

Une amitié bâtie sur les ruines d'une autre ne saurait être durable, les bases en sont trop fragiles. — JEANNE DOMPIERRE.

Elle était bien jeune encore lorsqu'elle le connut. Enfants, ils avaient grandi ensemble. Le même ciel les avait vus naître. C'était là, dans la même campagne, près de la même fontaine, sous les frais ombrages, sous la verte ramure d'un bocage enchanteur qu'ils étaient venus, jadis si souvent, l'âme bercée des illusions les plus chimériques, le cœur rempli des rêves les plus dorés, respirer les parfums de la fleur ouvrant son calice embaumé au baiser des zéphyrs ; c'était dans ces lieux si chers à leurs cœurs et tout parfumés de doux souvenirs qu'ils avaient épanché les sentiments de leurs âmes encore vierges, échangé leurs premiers regards d'amour.

Il n'était pas son parent : elle le savait ; mais leurs familles étaient très liées, et au milieu de cette atmosphère de sympathie qui les unissait, elle éprouvait pour lui une affection presque filiale.

Puis la vie avec ses nécessités pénibles les avait jetés dans une voie différente, dispersant le petit cercle intime. Mais son cœur qui s'était réchauffé au même foyer de franche amitié, devait garder à jamais, en un coin secret, un souvenir touchant des douces heures passées de cette intimité quasi familiale.

Elle ne savait pas ce qu'était le sentiment nouveau qui s'infiltrait en elle ; nul espoir n'était encore éclos sur ce fragile rameau où se balançait la première et vague conception de ce qui devait être, ici-bas, la tendresse d'une âme mystérieusement attirée vers une autre par un inexplicable entraînement d'une douceur infinie.

Quelques années avaient passé pendant lesquelles elle ne l'avait plus revu. Elle savait vaguement qu'il vivait là-bas, sur une plage lointaine ; qu'il était libre encore et qu'il semblait heureux. Elle aimait qu'on lui parlât de lui, elle aimait à se ressouvenir de ses liaisons d'enfance, de ses premiers élans du cœur, de ses douces illusions, hélas ! maintenant à jamais fanées.

Depuis cette séparation, elle n'eut plus de repos. Pensive et triste, elle errait çà et là sans savoir où ; partout l'image de celui qui avait allumé les premiers feux de son cœur lui apparaissait et s'attachait à ses pas. Elle ne se livrait plus à aucun plaisir. La vie pour elle n'avait plus de charme.

Ensevelie dans une profonde tristesse, elle implora la paix du monastère pour ensevelir à jamais sa vie et son amour. Malgré les ombres glacées du cloître où l'amour profane ne doit pas entrer, l'image du jeune homme et son souvenir devinrent ses compagnons inséparables.

C'était toujours l'homme mystérieux qui enchantait ses rêves les plus suaves et charma sa poétique imagination.

Un soir, elle priait près de la fenêtre de sa cellule, regardant le ciel avec tristesse. Le soleil, de ses derniers rayons, émaillait la pente des collines comme de filets d'or. Tout respirait la paix, le calme et l'innocence. La nuit descendait en silence dans les vallons.

Tout à coup, la brise du soir apporta, comme une voix d'un monde supérieur, les mélodieux tintements des cloches du couvent. C'était l'Angelus annonçant le déclin du jour. Les suaves fictions de l'airain sacré firent frémir son âme ; elles lui rappelaient des voix aimées mais perdues pour toujours : voix douce de son père alors qu'elle était encore près de lui ; voix tendre de sa mère morte depuis longtemps ; voix de ses compagnes d'enfances et parmi toutes ces voix, la voix irrésistible de l'homme qui lui avait juré un éternel amour.

Oh ! à cet instant de mortels souvenirs, si, elle avait eu quelqu'un pour épancher la douleur de son cœur brisé ; pour lui communiquer le secret de ses cruelles amertumes ! Mais elle était seule, sans parents, sans amis, seule avec elle-même ; personne pour l'encourager, personne pour la consoler.

Sentant son âme faiblir, ses pauvres yeux se tournèrent vers le ciel, et elle se laissa tomber au bord de son lit de fer. Dans une ardente prière, elle demanda à Dieu quelque consolation. Le ciel, cette fois, se

laissa fléchir. Ses yeux s'obscurcirent, sa tête se pencha, elle s'endormit...

Le lendemain, on trouva la jeune infortunée dans sa chambre ; on voulut relever sa tête inclinée que ses beaux cheveux noirs couvraient comme un voile épais, mais elle était morte, et morte en gardant son secret.

H. O...

Sainte-Rose, 1900.

MONDANITÉS

Quand on prie quelqu'un d'accepter un gâteau, une tasse de thé, un verre de vin, chez soi ou chez un pâtissier, il ne faut pas regarder son invité manger et boire sans rien prendre soi-même. On peut choisir un gâteau très léger, de l'eau sucrée au lieu de vin — et n'en avaler que quelques gouttes : mais on doit se souvenir qu'il n'est rien d'aussi gênant pour l'appétit qu'un témoin qui ne mange pas.

* * * *

La toilette d'amazone ne ressortit pas du savoir-vivre, mais de la mode et de ses conventions. Mais il est peu ordinaire, peu admis de faire des visites en habit de cheval. Toutefois, au cours d'une promenade à cheval, une femme peut entrer chez des amis dans son costume d'écurière, beaucoup plus convenable que celui d'une cycliste.

* * * *

Beaucoup de personnes voudraient qu'on leur indiquât des phrases toutes faites pour les visites du Nouvel An et autres. Rien ne vaut, d'abord, de s'inspirer de soi-même. Puis, tout dépend des relations, de leur nature. Je suppose qu'on voudrait savoir comment on exprime des souhaits de bonne année. Mais le plus simplement du monde. A ses égaux : « Je vous souhaite une année heureuse et une bonne santé. » A ses supérieurs par l'âge ou la hiérarchie : « Voulez-vous me permettre de vous présenter mes souhaits de bonne année et de bonne santé ? » Aux égaux, amis, parents, on peut ajouter des souhaits de prospérité, de bonheur, de succès, etc.

* * * *

J'ai déjà dit qu'une femme reçue en audience, ou allant en visite chez une personne dont, à un titre quelconque, elle reconnaît la supériorité sur elle, j'ai dit que cette femme relève sa voilette (elle ferait mieux de ne pas en accompagner son chapeau), ou écarte son voile de deuil. On en agit ainsi dans le même esprit qui fait quitter ses gants à un homme devant le chef de l'Etat : signe de franchise autant que de respect.

ANN SEPH.

LA CORBEILLE DE MARIAGE

Tout ici-bas est sujet à la domination de la mode, qui transforme même les coutumes les mieux établies.

A l'origine du siècle actuel, la corbeille de mariage était une vraie corbeille, tout au moins une charpente en forme de corbeille, habillée de soie, ornée de dentelles, de ruches et de nœuds de rubans ; on y plaçait les objets offerts à la fiancée par son futur mari.

Puis, il y a de cela un demi-siècle environ, on a découvert que cette corbeille était fort, et inutilement encombrante ; on l'a remplacée par un bahut, pouvant être placé dans le logis du nouveau ménage.

Puis les présents offerts ont pris une extension qui était incompatible avec l'un ou l'autre de ces réceptacles ; on ne pouvait mettre un piano à queue dans une corbeille, ni un coupé dans un bahut. On a donc renoncé aux contenants ; les présents arrivent, qui dans leur écrin, qui, en des étuis ; les fourrures dans des boîtes en bois odoriférant, les étoffes dans leurs cartons ; on dispose ensuite les objets sur les tables pour l'exposition qui en sera faite ; on expose aussi les photographies représentant le piano, le coupé, même le portrait des chevaux destinés au coupé.